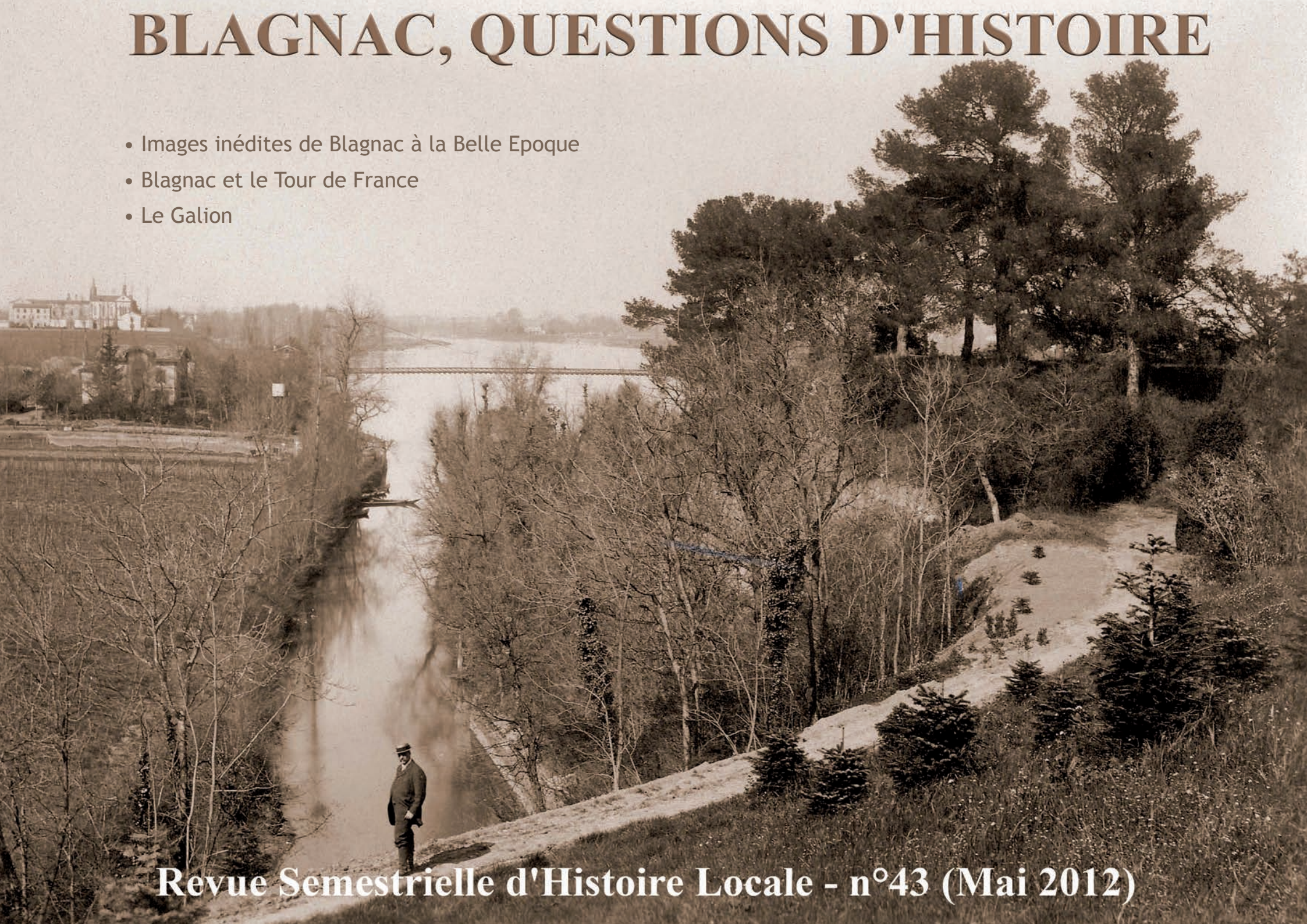


BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

- Images inédites de Blagnac à la Belle Epoque
- Blagnac et le Tour de France
- Le Galion



Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°43 (Mai 2012)

Amélie Matisse, épouse et rebelle

Pour Henri et Amélie Matisse, le tournant des deux siècles s'amorce, tel un double Noël, par la naissance de leurs fils, Jean à Toulouse, le 10 janvier 1899 et Pierre à Bohain, le 13 juin 1900. C'est aussi à Bohain, aujourd'hui Bohain-en-Vermandois, que le baptême a lieu le 20 janvier 1901, Jean ayant pour parrain et marraine, son grand-père paternel et sa grand-mère maternelle, et Pierre, son oncle Auguste Matisse et sa tante Berthe Parayre.

Entre sa boutique de modiste de la rue de Châteaudun, et le minuscule appartement mansardé, à l'étage, Amélie ne ménage pas sa peine, toujours prête cependant à accueillir les amis d'Henri pour de chaleureux petits repas, car elle est aussi très bonne cuisinière.

Marguerite l'aide de son mieux à s'occuper des deux bébés, mais elle n'est elle-même qu'une enfant. À plusieurs reprises Amélie devra donc se résoudre à confier ses fils en bas âge à des nourrices, à leurs grands-parents Matisse ou aux Parayre.

Jean, enfant assez introverti s'attachera beaucoup à sa grand-mère paternelle, et Pierre, beaucoup plus expansif et qui passera une grande partie de son enfance chez Berthe, nouera avec cette dernière une relation privilégiée. Berthe avait de toute façon adopté comme siens les trois enfants Matisse qu'elle surnommait ses « Matissous ».

Il en coûte à Amélie de vivre trop souvent séparée de ses enfants, mais elle est déterminée à ce qu'Henri reste le centre de son univers, quel que soit le prix à payer.

Les débuts difficiles

À cette époque, Henri déstabilise ceux qui le rencontrent et donne aux étudiants qui le côtoient l'impression d'un feu couvant sous la



endre, prêt à s'embraser. « Vous avez été le génie de la lampe, qui fait surgir tantôt des démons, tantôt des almées... » lui écrira l'un d'eux, quarante ans plus tard. Mais les démons viennent alors plus souvent que les almées hanter Henri, démons du rejet, de l'isolement, du manque d'argent ou, pire, démons aveugles de la routine qu'il va combattre sans relâche pour enfin réussir et s'imposer.

Exclu du cours de Gustave Moreau, parce que « trop âgé » (il a dépassé trente ans), il s'inscrit à un cours du soir gratuit de la municipalité, rue Étienne-Marcel, puis entre dans une académie de Montparnasse, au 76 de la rue de Rennes, établissement qui permet de travailler d'après modèle, sous la houlette d'Eugène Carrière, un proche d'Auguste Rodin. Carrière est un peintre reconnu mais en homme de valeur épris de liberté et d'égalité, il a choisi de respecter chacun de ses élèves dans son authenticité propre. Il accorde aussi à Henri la gratuité des cours, contre la tenue du registre des présences et la collecte des mensualités.

Henri, que ses camarades appellent « le docteur » à cause de son âge et de ses lunettes cerclées d'or, devient l'élément moteur du groupe de jeunes peintres.

Travailleur acharné, il étonne autant par ses audaces artistiques que par sa liberté de pensée.

Il lui arrive d'apporter son violon pour entrecouper les cours de chansons subversives, de préférence anticléricales.

Il fait aussi la connaissance d'André Derain, de Maurice de Vlaminck, et d'Antoine Bourdelle.

Mais le succès, lui, n'est toujours pas au rendez-vous. L'argent non plus. Une « fine équipe » s'est formée dans la classe de Carrière, composée d'Henri, d'Albert Marquet et de Charles Camoin. En costume de velours élimé, quelle que soit la saison, ils courent les rues de Paris,

carnet de croquis et crayon à la main, cherchant à saisir la fugacité d'un instant, l'expression d'un visage. La nuit, les cabarets de Montmartre leur sont autant de sources d'inspiration, et souvent dans l'œuvre d'Henri ressurgiront des sarabandes de danseuses.

Pour ce qui est des « petits boulots » lucratifs, le trio cumule déconvenues et échecs.

Amélie garde la même influence apaisante sur Henri et n'aspire qu'à vivre par lui et pour lui, par et pour son oeuvre. Leur entourage les a dès le début surnommés : les « inséparables ».

Mais les temps sont durs. Amélie pourrait se lasser, notamment des retours tardifs d'Henri.

Au contraire elle travaille doublement afin d'assurer leur subsistance, sait comprendre son désarroi, lui répète sa confiance et fait tout pour le persuader de répondre par le mépris au mépris de la société et du monde de l'art. Soucieuse de dédramatiser la situation, elle s'arrange même pour participer de temps en temps aux escapades du trio, ou élaborer avec eux des farces dont fait souvent les frais la revêche concierge du 19, quai Saint-Michel, l'immeuble où Henri a gardé son atelier.

Amélie n'est pas une femme parfaite, c'est une femme amoureuse, absolue et inconditionnelle. Les copains d'Henri envient ce dernier et apprécient beaucoup sa jeune épouse.

Charles Camoin et Albert Marquet feront d'elle des portraits pleins de charme.

« *La petite personne d'allure si modeste, la tête penchée, les mains jointes, les pieds bien plantés sur le sol, pourrait représenter l'image même du sens pratique le plus sobre, si les roses piquées sur son chapeau noir et les ombres bleues ondoyant sur sa jupe sombre ne faisaient jaillir une pluie de couleurs pures à l'arrière-plan du tableau.* » « *Les mauves, les oranges, les citrons, les verts d'avril s'avancent par crescendo...* » écrira, au sujet du tableau de Marquet, Georges Duthuit, le gendre de Matisse, pour qui cette peinture annonce les tableaux fauves de Marquet et de Matisse, qui surgiront quatre ans plus tard.

Anecdote qui en dit long : en avril 1901, Henri participe pour la

première fois au Salon des Indépendants. Marquet et lui y sont les seuls à utiliser des couleurs pures. Aucun de leurs tableaux ne se vend, et sur le chemin du retour, poussant la charrette à bras chargée de leurs œuvres, les deux amis se prennent à rêver d'un accident providentiel dont l'indemnisation leur rapporterait quelque argent... Pour comble de malchance, par suite de divers problèmes, le père d'Henri se voit contraint de supprimer la pension annuelle de 1200 francs qu'il accordait à son fils aîné.

Voilà Henri totalement dépendant des bénéfices de la boutique d'Amélie. De toute façon, prendrait-il un emploi rémunéré, cette dernière y verrait une sorte de trahison.

En vertu de la loi des séries, au début de juillet, Marguerite, âgée de six ans, frôle la mort en contractant successivement la diphtérie et la typhoïde. Elle sera hospitalisée longuement, non sans qu'auparavant le médecin ait dû effectuer de toute urgence une trachéotomie à vif, sur la table de cuisine de l'appartement, la petite étant maintenue par son père. Le traumatisme de l'ensemble de la famille est facile à imaginer.

Marguerite que ses parents appellent Margot gardera une santé fragile et, malgré une brillante intelligence, ne pourra suivre une scolarité normale. Berthe Parayre s'efforcera plus tard de lui faire rattraper ses lacunes.

Première éclaircie

L'automne 1901 apporte enfin l'espoir. Cet espoir a le visage d'une jeune femme d'environ trente ans, Berthe Weill, petite personne d'apparence effacée et modeste, mais aussi combative qu'entêtée et passionnée.

Contre l'avis de sa famille, elle a ouvert rue Victor-Massé une petite galerie d'art qui fait aussi office de brocante. En décembre, suite à un héritage, elle réaménage sa galerie et décide de prospecter de nouveaux talents. Pablo Picasso lui est présenté. Elle sera sa première acheteuse à Paris (trois pastels). « *Nous nous risquons aux œuvres modernes, c'est ce qu'on appelle faire l'école buissonnière* », dit-elle, amusée.

En février 1902, Henri fait partie de sa troisième exposition et en avril M^{elle} Weill vendra pour 130 francs (Henri en recevra 110) une de ses natures mortes au collectionneur et critique d'art toulousain Arthur Huc. Henri participera aux autres expositions de la galerie Weill ainsi qu'aux salons à venir. Il commence enfin à être remarqué et fêté.

Berthe Weill, parfaitement désintéressée, n'accorde que très peu d'importance à l'argent, cela fait sa force mais finira par se retourner contre elle car la plupart des artistes modernes qu'elle a découverts, lassés de vivre un peu de l'air du temps, se résoudront à confier leurs intérêts à des marchands mieux avertis des réalités. Pour l'heure, cependant, ils sont quelques-uns à lui devoir beaucoup.

Le rythme des journées s'accélère, et l'insomnie recommence à harceler Henri.

Amélie, fidèle compagne de ses tribulations picturales, prend alors l'habitude de lui faire la lecture « *jusqu'à ce que le soleil se lève ou que le grand anxieux finisse par s'endormir.* »

Des années plus tard, c'est *Guerre et Paix* qu'elle égrènera au fil des nuits.

Au printemps 1902, Henri peint avec fougue. Ses couleurs commencent à imposer leur loi.

Il reprend notamment une série de vues de Notre-Dame peintes de la fenêtre de son atelier, il les pare à présent d'audacieuses compositions de couleurs: turquoise, violet, vert acide, rose rouge. Dès cette année 1902, tous les éléments détonants sont présents pour l'explosion fauve de 1905. Ce n'est pas le bonheur absolu, mais ça lui ressemble.

La « période sombre »... quand le passé à Beauzelle resurgit

C'est à ce moment-là que l'ensemble de la famille est emporté par ce qui va devenir « l'Affaire Humbert ». Les parents d'Amélie, qui n'avaient jamais lâché le jeune couple pendant les années difficiles vont être submergés par leurs propres problèmes.

Amélie connaît l'honnêteté de ses parents et souffre cruellement de les voir sombrer.

Le 7 mai 1902, Armand dîne pour la dernière fois avec ses employeurs

et, naïf et loyal jusqu'au bout, porte un toast « *à la déconfiture des ennemis de Mme Humbert* »...

Deux jours plus tard, les Humbert et leur fille Ève ont disparu dans la nature. Armand et Catherine Parayre sont seuls, avenue de la Grande-Armée, pour accueillir le préfet de police et le procureur de la République venus en chœur faire procéder à l'ouverture du coffre des Humbert. Les Parayre n'en ont jamais eu la clé. Le serrurier entre en action et finit par extirper... un vieux journal, une pièce de monnaie italienne et un bouton de culotte...

Certains historiens d'art ont baptisé « *période sombre* » les deux années suivantes de la carrière de Matisse, étonnés de l'apparente régression de sa peinture.

En réalité, pendant toute la durée de l'affaire, de mai 1902 à août 1903, Henri n'a plus le cœur à créer, il voue toute son énergie à tenter de sauver son ménage et sa belle-famille.

Mari aimant et homme de cœur, il va rendre aux siens l'amour et la confiance qu'ils lui ont offerts sans partage quelques années plus tôt. Nous dirions familièrement qu'Henri « assure ».

Car, passé le saisissement et l'incrédulité, les parents d'Amélie, ruinés et désabusés, mesurent soudain avec désespoir l'ampleur du naufrage. « *Ils n'ont aucune ressource, puisqu'on ne leur a même pas offert un cadeau de départ ; ils ne peuvent rien espérer puisque leur âge ne leur permet pas de travailler, ils n'ont d'autre perspective que l'hospice ou la rue* », écrit le journaliste du journal *Le Matin* dont la longue enquête a largement contribué à la chute des Humbert mais que l'accablement des survivants du désastre ne laisse pas indifférent.

Thérèse Humbert est allée jusqu'à emporter les 40.000 francs en espèces obtenus la veille au Mont-de-piété par la mère d'Amélie contre le dépôt de ses bijoux personnels.

L'opinion publique, frustrée par la disparition des Humbert, s'acharne sur les Parayre.

Le sommet de l'État s'affole que de très hautes personnalités du monde politique, judiciaire et financier soient compromises. Si peu de temps après l'affaire Dreyfus qui a divisé la France, la République pourrait être à nouveau fragilisée par ce raz-de-marée de cynisme

et de corruption qui ne submerge plus la droite mais l'autre bord, celui du radical-socialisme, au travers de l'ex-député Frédéric Humbert et du sénateur Gustave Humbert, son père, décédé à Beauzelle quelques années plus tôt.

L'appartement des Parayre est perquisitionné le 14 mai 1902, suivi de la boutique d'Amélie et de l'atelier d'Henri, quai Saint-Michel. Sans résultat, bien sûr.

Amélie tombe malade, son magasin périclité et sera bradé en fin d'année.

Pour la première fois Henri est seul en mesure d'entretenir sa femme et ses trois enfants. Et il lui faut également aider ses beaux-parents. Ces derniers se sont réfugiés chez Berthe, tout jeune professeur à l'école normale de jeunes filles de Rouen, et qui occupe une petite maison à Bois-Guillaume. Mais dans cette région où les victimes des Humbert sont nombreuses, le nom des Parayre est pareillement honni. Traités en parias, humiliés, insultés, ils sont épiés nuit et jour par un détective.

Berthe et Amélie tombent dans un véritable état de prostration.

Les Parayre sont broyés.

Aux vacances, Henri s'évade quelques jours en Suisse, auprès de sa propre famille.

À son retour, il essaie de trouver refuge dans son atelier mais son inquiétude pour Amélie reste omniprésente.

Le 20 décembre 1902, les Humbert sont appréhendés à Madrid. Armand Parayre est aussitôt arrêté chez Berthe et transféré le lendemain à la Conciergerie... face à l'atelier de son gendre. La foule est telle qu'Amélie ne peut parvenir jusqu'à lui à sa descente du train.

Dans un état de surexcitation terrible, Armand proteste de son innocence et entame une grève de la faim, tandis que son frère Alexandre et le beau-frère Boutiq s'agitent à l'extérieur.

Henri est le seul élément masculin de la famille à garder la tête froide. Il se félicite pour la première fois de la formation juridique autrefois imposée par son père. Il trouve un bon avocat pour Armand, et tient à assister Amélie lors de l'interview qu'elle accorde au *Matin*. Forte de ce soutien, Amélie restera calme et posée bien qu'il lui ait été

interdit de voir son père.

Le 24 décembre, Henri peut enfin rencontrer le détenu. Rien ne filtre de leur conversation mais à partir de cette date Armand retrouve son sang-froid, ses moyens intellectuels, et saura affronter honorablement les interrogatoires exténuants quasi quotidiens. Il sera mis en liberté provisoire le 31 janvier.

C'est à ce moment qu'Henri lâche prise, moralement épuisé.

Le couple entasse ses affaires dans l'atelier du quai Saint-Michel et part se terrer à Bohain, chez les parents d'Henri. Mais le Nord a eu lui aussi à souffrir des exactions des Humbert, et les citoyens de Bohain n'apprécient guère le retour de celui qu'ils surnomment « *le sot Matisse* », « *triple raté incapable de succéder à son père comme de terminer sa formation d'avoué, et peintre inepte* », marié qui plus est à la fille du bras droit des escrocs Humbert.

C'est à Bohain cependant, au printemps 1903, dans une maison prêtée par le père d'Henri, que les Matisse vont avoir la joie de vivre en famille pour la première fois, ensemble sous le même toit sans qu'il soit besoin de confier l'un ou l'autre des enfants. Amélie reprend courage malgré les soucis matériels. Plus tard, ils loueront une maisonnette dans le village de Lesquiennes-Saint-Germain, sur une butte qui domine l'Oise. Enfin un peu d'air pur !

Le procès s'ouvre aux assises en août 1903. Henri s'y rendra seul, la seconde semaine, lorsque les Parayre seront cités à comparaître. Leur déposition ne soulève aucun incident, les soupçons à leur rencontre se sont évanouis. Ils ne sont plus que d'innocentes dupes morales dont l'intégrité a été indispensable aux Humbert pour jeter un voile sur leurs vraies intentions.

Thérèse et Frédéric Humbert sont condamnés le 21 août 1903 à cinq ans de réclusion criminelle.

Les Parayre repartent chez Berthe, mais Catherine ne surmontera jamais le traumatisme de la monstrueuse trahison affective de Thérèse. Elle mourra à 60 ans.

En revanche, Armand, l'ancien instituteur de Beauzelle, retrouvera vite courage, énergie et humour. Il vivra jusqu'à un âge avancé, aux côtés de Berthe, lisant, écrivant, pétillant de curiosité intellectuelle,

adulé par ses petits-enfants comme par les élèves de sa fille.

Nouvelles espérances

À l'automne de 1903, Henri et Amélie rentrent à Paris avec Marguerite, laissant Jean à Bohain, et Pierre à Bois-Guillaume.

L'atelier devient aussi appartement, tandis qu'Amélie retourne travailler chez sa tante Nine. Marguerite se fait toute petite, s'occupe sagement dans un coin de l'atelier ou seconde Amélie. Parfois, afin d'économiser en récupérant les supports, Henri leur demande de racler la peinture des toiles que son exigence artistique lui commande de ne pas garder.

Les deux familles les aident du mieux qu'elles peuvent. La mère d'Henri envoie deux fois par mois par le train des paniers de produits frais et autres provisions.

Les Parayre, récemment installés à Perpignan avec Berthe qui y a obtenu sa mutation, gardent chez eux un stock de tableaux qu'ils présentent à des acheteurs potentiels.

Henri et Amélie parviennent à réunir les moyens nécessaires pour aller passer l'été de 1904 près de Saint-Tropez. De ce premier été, Henri rapporte quinze toiles, quarante aquarelles et une centaine de dessins. Amélie, elle, a découvert Collioure et elle persuade Henri d'y passer les vacances à venir.

La dizaine d'années qui suit verra se répéter les visites estivales des Matisse aux Parayre, et des Parayre aux Matisse, entre Collioure et Perpignan. Collioure tiendra une place importante dans l'oeuvre d'Henri et dans leur vie.

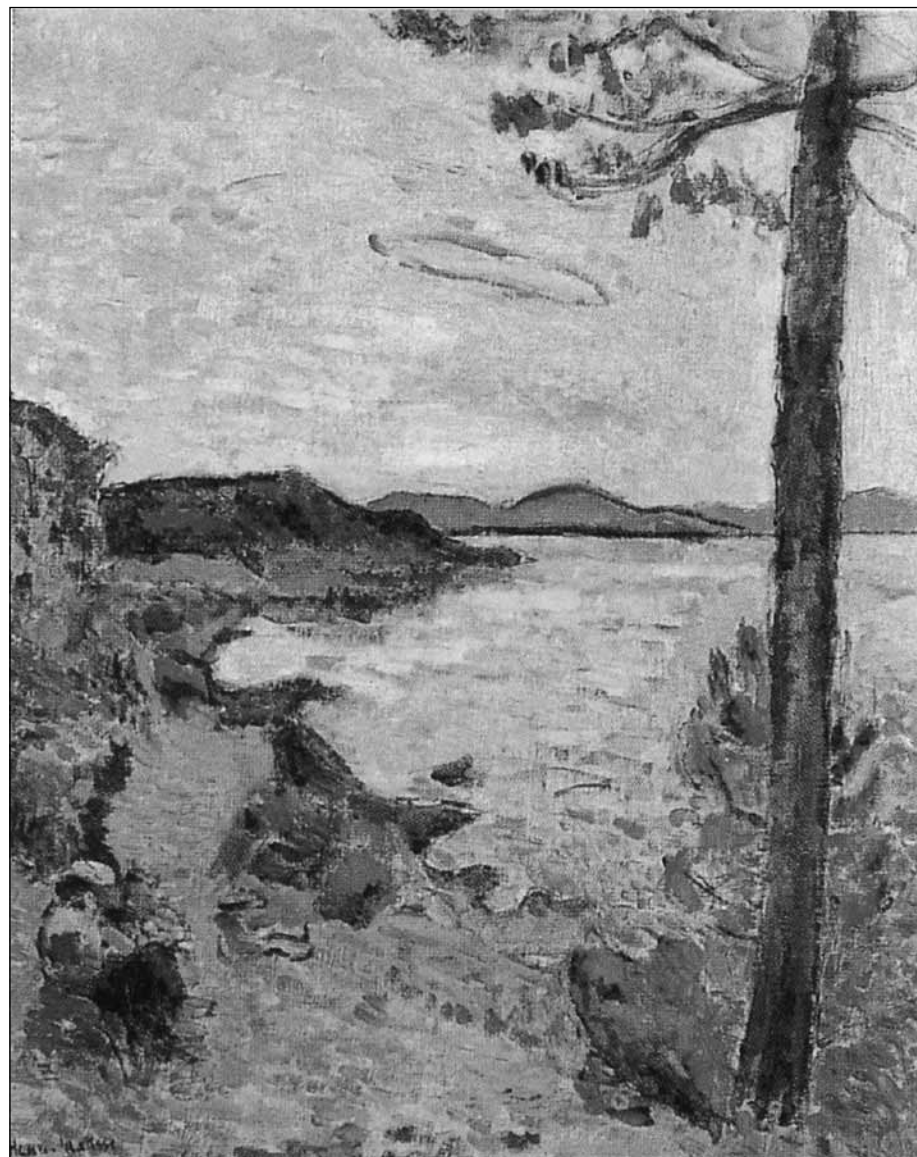
C'est l'époque où ils se lient d'amitié avec Aristide Maillol.

En octobre 1905, Henri troque son atelier du quai Saint-Michel contre une pièce plus vaste dans un couvent abandonné, le couvent des Oiseaux, à l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard Montparnasse.

Octobre 1905, c'est surtout l'exposition de *la Femme au chapeau* au Salon d'Automne. Amélie a mis tout son cœur à la confection dudit chapeau, puis a sagement pris la pose.

Henri fonde de grandes espérances sur cette exposition.

►
Golfe
de Saint-Tropez
- 1904
Kunstammlung
Nordrhein-
Westfalen -
Dusseldorf
(le tableau
représente en
fait Amélie et
son fils Jean en
train de goûter)



Mais les visiteurs s'indignent face à tant de « *barbouillage bariolé* » et raillent la *Femme au chapeau*. Amélie, effarée et craignant d'être reconnue, n'ose paraître.

Le tableau tient la vedette malgré lui, le public se rend comme il irait

au cirque, à ce salon où les amis d'Henri exposent également et qui sera surnommé : le salon des fauves...

Une semaine avant la clôture, un télégramme arrive chez les Matisse. Il contient une offre de 300 francs pour la *Femme au chapeau*, soit 200 francs de moins que demandé. Amélie enjoint Henri de ne pas céder, arguant que la différence permettra d'acheter des vêtements d'hiver pour Marguerite. Après quelques jours de sueurs froides la réponse arrive. C'est un accord ! Les acheteurs sont un frère et une sœur, Léo et Gertrude Stein, de jeunes Américains de San Francisco, d'origine allemande, qui ont au départ des moyens relativement modestes. Mais ils possèdent l'intuition et le courage d'entreprendre. Pendant dix-huit mois, ils achèteront toute la production d'Henri, avec parfois quelques difficultés de paiement, mais sauvant ainsi l'artiste et sa famille de l'asphyxie.

Gertrude Stein est arrivée à Paris en 1903, rejointe par son frère Léo et sa belle-sœur. Installés 27, rue de Fleurus, dans un petit pavillon à deux étages, doté d'un atelier, ils ont vite rencontré le marchand de tableaux Vollard, le seul à cette époque à posséder des tableaux de Cézanne, et connu par lui les jeunes artistes sans le sou de l'avant-garde moderniste.

Braque, Picasso, Henri et Amélie assisteront souvent à leurs traditionnelles soirées du samedi.

Entre les meubles Renaissance, les murs de l'atelier de la rue de Fleurus se couvriront rapidement, du plancher au plafond, de toiles de Cézanne, Renoir, Gauguin, Vallotton, Toulouse-Lautrec, et Matisse bien sûr, pour ne citer qu'eux.

Gertrude s'amuse de la façon dont Amélie fixe son chapeau sur sa tête, « *plaçant une grande épingle juste au milieu du chapeau, au point médian aussi de la partie haute de sa tête, et, d'un grand geste l'enfonçant d'une main sûre.* »

Dans la famille Stein, il y a aussi Michaël et sa femme Sarah, née Samuels, jeune femme d'une grande sensibilité artistique. C'est avec elle qu'Henri développera le plus d'affinités.

Henri, devenu Matisse, n'oubliera jamais sa dette à l'égard de Berthe Weill et des Stein, car la confiance qu'ils lui auront témoignée dans

cette période critique, aura compté pour lui bien plus que leur aide financière.

Grâce à l'intervention de ces généreux mécènes plus tard relayés par bien d'autres, dont le Russe Chtchoukine, le destin d'Henri va faire un bond en avant que plus rien n'arrêtera.

Cela ne veut pas dire que les difficultés, notamment financières, vont s'estomper par enchantement, ni que le peintre cessera de se sentir incompris. Bien au contraire. La presse, le public, les institutions, ne le ménageront pas tout de suite. La reconnaissance sans partage sera encore plus lente à venir et Henri doutera toujours de lui-même. Mais son œuvre s'apprête à jaillir au monde, de façon exponentielle. L'espace d'une simple revue ne saurait rendre compte de l'œuvre si vaste du peintre de génie que fut Henri Matisse. C'est d'ailleurs à la personnalité d'Amélie que s'attache le présent article mais, justement à ce titre, il convient de rendre justice au petit cercle des débuts, celui qui malgré son apparence restreinte et modeste recèle tout ce qui fera la force de l'artiste et de son couple : le soutien des très proches, le sens de l'amitié, l'endurance face à l'adversité.

À la veille de ses quarante ans Henri sait qu'il peut compter sur sa famille, et que le soutien et les encouragements d'un petit groupe actif continueront à être un stimulant secret pour son énergie créatrice. C'est tout ce dont Amélie a rêvé.

L'évolution favorable de la carrière d'Henri va élargir leur horizon, à tous les sens du terme.

Ils commencent par déménager au 33, boulevard de Invalides, dans un autre ancien couvent, celui du Sacré-Cœur, ordre enseignant récemment expulsé. La bâtisse a été divisée en parcelles, louées pour des sommes modiques. La famille Matisse au grand complet s'installe confortablement dans l'ancien parloir des religieuses.

Le grand jardin empli d'arbres fruitiers fait le bonheur des enfants et Henri peut même ouvrir une petite académie gratuite dans l'ancien réfectoire, haut de plafond et très lumineux.

Les années de confinement dans deux pièces, dont l'une était

l'atelier d'Henri, ont forcé Amélie à être une mère sévère, exigeant que ses enfants soient polis, silencieux et discrets. Elle est heureuse de pouvoir enfin laisser libre cours à une exubérance insouciant qui lui rappelle sa propre enfance à Beauzelle.

À la rentrée de 1909, ils quittent Paris pour une maison à Issy-les-Moulineaux, qu'ils achèteront par la suite, au 92-94, route de Clamart, et qu'ils garderont environ vingt ans.

Au sommet d'une colline, parmi les jardins maraîchers et quelques maisons ouvrières, c'est une maison blanche avec un toit d'ardoises à la Mansart, exposée au Sud. Luxe suprême pour l'époque, il y a le téléphone, le chauffage central et une salle de bains. Henri va aussi faire installer un atelier en préfabriqué au fond du jardin.

Pendant des années, il se ménagera chaque jour des promenades à cheval dans les forêts alentour, entraînant parfois ses enfants, Léo Stein et son fils, ou même son ami Picasso.

Mais Amélie s'ennuie lorsque Henri est absent, et ils finiront par louer également l'appartement qui se trouvait en dessous de l'atelier d'Henri, quai Saint-Michel.

En 1914, pendant que dans le Nord sa belle-mère refuse d'évacuer et creuse le sol du jardin pour y enfouir ses « trésors », Amélie transforme la maison d'Issy en centre d'accueil pour les permissionnaires et réfugiés de tous bords. Active et hospitalière, elle organise le ravitaillement, les secours matériels, et tricote un nombre record de gants et de chaussettes, tandis que des tableaux d'Henri partent pour des tombolas de bienfaisance.

En 1917, Jean est mobilisé et Pierre doit partir en formation militaire. Heureusement tous les deux reviendront.

Quelques années plus tard, le couple ira s'installer à Nice.

Les diverses résidences des Matisse au fil du temps, voient défiler une foule d'amis et relations : artistes, collectionneurs et intellectuels, comme André Breton et Louis Aragon.

Amélie qui n'a pas fait de très longues études ressent parfois un sentiment d'infériorité face aux visiteurs instruits ou beaux parleurs qui se pressent autour d'Henri. D'autant que son propre effacement

en public a pu inciter certains, évidemment pas les plus doués, à un mépris aussi facile qu'infondé. Cela reste assez rare, mais Amélie en souffre.

C'est donc peut-être par désir de se ressourcer, de retrouver la chaleur du cocon initial, qu'Amélie restera toujours fidèle à Beauzelle, le village de sa jeunesse et de celle de sa mère.

Beauzelle

Les Parayre et les Humbert ont quitté Beauzelle en 1882, mais Gustave Humbert, le sénateur, y a conservé la belle demeure près de l'église, où il finira ses jours.

Entre 1882 et son décès en 1894, Armand, Catherine et leurs filles, venus rendre visite à la famille pendant les vacances, ont souvent été ses hôtes. Frédéric et Thérèse Humbert leur ont sans doute volontiers confié par la suite les clés de la maison, du moins jusqu'en 1902.

Dans le courant des années 1930, après avoir enseigné dans les écoles normales de Cahors, Ajaccio, Agen, Pau et Aix-en-Provence, Berthe choisira de se retirer à Beauzelle. Elle élira domicile dans l'actuel presbytère, alors véritable palais des courants d'air.

Un témoin Beauzellois, gamin à cette époque, se souvient de M^{lle} Parayre recevant les enfants dans son jardin pour des cours de catéchisme, et un peu d'aide aux devoirs.

Henri lui non plus n'est pas insensible au charme du village perdu dans les champs, à la cordialité de ses habitants, ni à la fraîcheur ombragée des bords de Garonne.

Amélie et lui ont sympathisé avec un jeune pédiatre toulousain, le docteur Pierre Bézy, fils du Professeur Paul Bézy, professeur à la Faculté de médecine, pionnier de la pédiatrie à Toulouse, et auteur de plusieurs ouvrages faisant autorité en la matière.

Pierre Bézy possède à Beauzelle une belle propriété, au lieu-dit *La Sur*, où ses six enfants peuvent s'ébattre au grand air quand viennent les fins de semaine et les vacances.

Il propose de mettre sa maison à la disposition des Matisse lors de

leurs séjours dans la région. Amélie et Henri y résideront à plusieurs reprises jusqu'au début des années 1940.

Les anciens de Beauzelle parlent donc aujourd'hui de « *la maison du peintre* ».

Les enfants de Pierre Bézy étaient très jeunes à ce moment-là, et leurs séjours à *La Sur* ne coïncidaient généralement pas avec ceux des Matisse. Ils n'en gardent donc guère de souvenirs précis, à l'exception de l'un d'entre eux qui revoit son père bavardant avec Henri dans les allées du jardin.

C'est par ailleurs à Pierre Bézy, en juillet 1939, qu'Henri adressera une lettre lui demandant de veiller sur Berthe dont la santé s'est gravement détériorée.

Le temps a passé, mais le même témoin qui se souvient des séances de catéchisme chez M^{lle} Parayre se remémore Henri Matisse traversant la rue pour aller téléphoner à la poste, et interpellant au passage une voisine par la fenêtre ouverte : « Alors, Madame N..., vous en voulez des tableaux, vous en voulez ? » pour s'amuser aussitôt de l'exaspération feinte de cette dernière.

Beauzelle jouera un dernier rôle marquant dans la vie des Matisse. En juin 1940, au terme d'un effroyable voyage de deux semaines, Berthe accueille le frère d'Henri et sa famille, évacués de Bohain, ainsi que Marguerite et son fils Claude. Jean, fraîchement démobilisé, suivra. En septembre, craignant une occupation de Nice par les forces fascistes italiennes, Henri fait mettre tous ses tableaux à l'abri. Puis il expédie à Beauzelle, chez Berthe, sa collection de disques, ses derniers bronzes, et l'essentiel de ses meubles et tentures.

Marguerite, quant à elle, confie à Berthe son fils Claude, qui partira ensuite aux États-Unis.

Pour la petite histoire, c'est de Beauzelle enfin qu'en janvier 1942 Berthe enverra un beau chou-fleur et un lapin à son beau-frère... comme cadeau de Nouvel An...

Berthe est décédée à Beauzelle en juin 1945. Sa tombe se trouve au fond à droite de la première allée, celle qui longe le mur de l'église.

Le nom est gravé en lettres d'or sur la dalle de granit gris et rose, toute simple.

Le tournant trop périlleux

Dans les années 1910, quand le succès apparaît à l'horizon, Amélie savoure pleinement la victoire si chèrement acquise, consciente qu'elle en a sa part et que le souvenir des épreuves affrontées ensemble les unit à jamais, Henri et elle. Mais toute médaille a son revers, et il n'en est pas moins vrai que leurs destins commencent alors à diverger.

Dans sa quête d'inspiration, Henri sillonne le monde, de l'Espagne au Maghreb, de l'Amérique à Tahiti, trop rarement avec Amélie.

Il y a aussi les modèles, de très jolies jeunes femmes dont Henri ne se cache pas d'attendre qu'elles exacerbent suffisamment sa sensualité pour qu'il puisse la traduire dans son œuvre.

Amélie s'en accommodera aussi longtemps qu'elle se saura l'irremplaçable, l'unique.

Elle traverse cependant des périodes de dépression, surtout lors des absences d'Henri, mais leur amour ne se dément jamais. Au contraire, ces phases de tristesse entremêlées de colère ou de bouderies sont comme l'impression en creux de la pérennité des sentiments.

Henri se sent alors très malheureux, se jurant d'être plus présent, dépêchant ses amis au chevet d'Amélie, et se répandant en courriers quasi-quotidiens.

Et puis un jour de 1932 une jeune immigrée russe, Lydia Nicolaevna Delectorskaya, se présente chez les Matisse. Née en 1910 à Tomsk, en Sibérie, elle a grandi en Mandchourie avant de fuir la révolution bolchevique.

Henri l'embauche d'abord comme aide d'atelier, puis comme garde-malade d'Amélie dont la santé n'est plus au beau fixe. Les deux femmes s'entendent très bien.

Mais Lydia n'est pas comme les autres, elle a plus que les autres et va devenir le modèle de prédilection d'Henri, puis sa muse. Henri qui jusqu'alors a toujours préféré les brunes de type méridional est envoûté par le charme slave de la jeune femme.

Pour la première fois, en tout cas la plus grave, Amélie est ravagée par la jalousie et la haine envers une autre. Les relations deviennent intenable, d'autant que Marguerite et les deux garçons ont à leur tour pris ombrage de la trop grande place accordée à Lydia. Le reste de l'entourage s'émeut, tout en restant persuadé que les relations de Lydia et d'Henri sont strictement professionnelles. Berthe est catégorique à ce sujet.

Lydia reste digne et affirmera toujours par la suite qu'elle n'a jamais été la maîtresse d'Henri. Mais peut-être faut-il voir là, justement, le nœud du problème car pour Amélie il ne peut y avoir de pire trahison. Elle qui a renoncé à tout pour consacrer sa vie à l'œuvre d'Henri se sent à présent exclue, de fait, du seul univers qui ait orienté sa vie. En février 1939, à sa demande, un notaire établit un acte de séparation. Le 5 mars, elle s'en va.

Lydia provisoirement écartée, ses enfants repartis, Henri se retrouve seul, désespéré, et « *comme dévasté par un cyclone* ».

Lydia reviendra et ne le quittera plus, mais il ne cessera jamais d'adresser des lettres touchantes à la seule femme qui ait vraiment compté : son « inséparable », son Amélie.

La guerre

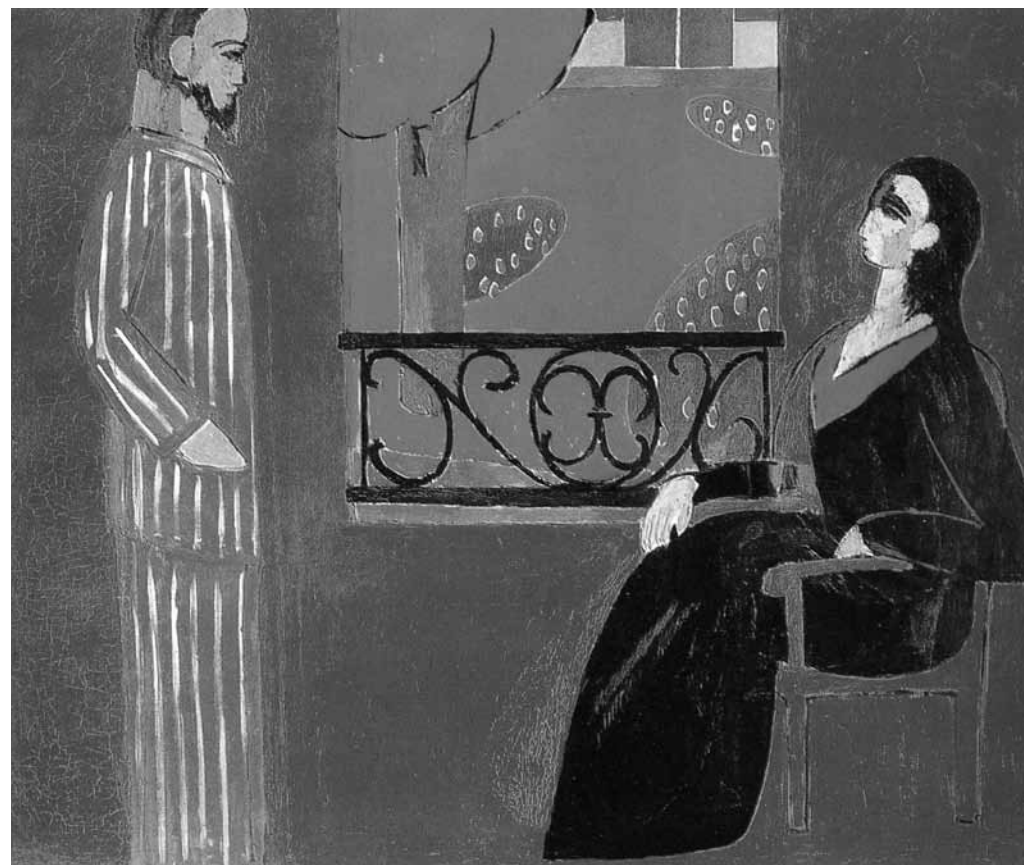
Les années suivantes vont apporter des soucis bien plus lourds. La guerre éclate et Henri, tombé très gravement malade, subit plusieurs opérations invalidantes.

Amélie est à Paris où Marguerite, récemment divorcée, l'a rejointe. Henri, isolé à Nice, fait parvenir de grosses sommes d'argent à sa femme et à sa fille, afin de prévenir toute urgence éventuelle.

Amélie rendue à elle-même a retrouvé l'indomptable énergie d'antan et fermement refusé la proposition de Marguerite d'aller chacune de son côté. « *C'est quand la maison brûle que je suis au meilleur de moi-même* » s'est-elle écriée, « *et ce n'est pas après tant de campagnes faites ensemble que je te laisserai partir* ». « *Mais maintenant que puis-je faire ?* »

La réponse lui sera fournie en 1943.

« *À l'exemple de [sa] mère adoptive* », Marguerite se réclame « *de la*



- ▲ *substance des guerriers, des fanatiques, des ardents* », comme elle l'écrit à son père.
- La Conversation - 1911 - Musée de l'Hermitage - St-Pétersbourg**
- Toujours élégante, elle sert en fait de messagère aux francs-tireurs et partisans (FTP), l'organisation militaire du parti communiste clandestin, et transporte par le train entre Paris, Bordeaux et Rennes des dépêches cachées dans ses gants. Nom de code : « Jeannette ».
- Il lui arrive aussi de fournir des armes ou d'aider les réfractaires au travail obligatoire.
- Il n'est pas question pour Amélie d'être en reste, elle aussi veut participer à la lutte. Elle passera donc une grande partie de sa soixante-douzième année à taper avec deux doigts sur une machine à écrire

déglinguée des rapports destinés aux services de renseignements britanniques à Londres.

Pendant ce temps, bon sang ne peut mentir, son fils Jean a rejoint le maquis d'Antibes.

Le 13 avril 1944, Marguerite est arrêtée en gare de Rennes, à sa descente du train de Paris.

Le même jour Amélie est conduite au quartier général de la gestapo à Paris.

Henri fait appel à toutes les connaissances susceptibles de l'aider à retrouver leur trace. Après trois mois sans nouvelles, il apprend par son ami le sculpteur Demetris Galanis, dont la belle-fille avait mis Marguerite en contact avec les FTP, qu'Amélie purge une peine de six mois à la prison de Fresnes.

En août, le quartier général de la Croix-Rouge en Suisse l'informe trop tard que Marguerite était détenue depuis le début à la prison de Rennes. Avant qu'Henri ait pu lui faire parvenir un colis, elle part vers Ravensbrück le 3 août 1944, avec les autres prisonniers politiques, la veille du jour où les alliés entrent dans Rennes. Le convoi, camouflé sous des branchages, est bombardé à plusieurs reprises par la Royal Air Force, immobilisé devant des ponts infranchissables sur la Loire, et finalement stoppé à Belfort, juste avant la frontière allemande. Marguerite en profite pour s'enfuir et se terre dans la forêt vosgienne où elle sera découverte par la résistance locale.

D'abord recueillie par la famille de Léon Delarbre, peintre résistant et déporté, un des rares rescapés à avoir pu ramener des croquis pour témoigner, Marguerite est ensuite prise en charge par la Croix-Rouge qui la confie à la famille Bruno, de Giromagny. Elle pourra rejoindre les siens le 6 octobre 1944.

Amélie est sortie de prison dans le courant du mois d'août. Peut-être du fait de son âge et de sa notoriété, dans le contexte aussi de l'imminence annoncée du débarquement, son interrogatoire ne semble pas avoir été d'une extrême violence, mais en revanche sa fille adoptive



▲
**Portrait
de Madame
Matisse - 1912
Musée de
l'Hermitage -
St-Petersbourg**

a été sauvagement torturée car soupçonnée d'espionnage.

Pour la Gestapo, Marguerite est moins la fille du peintre Matisse que l'ex-épouse de Georges Duthuit, installé aux États-Unis et « speaker » de l'émission « *L'Amérique en guerre vous parle* ». Marguerite, elle, ne parlera pas, essayant seulement de se taillader les veines avec un bout de verre pour être sûre de ne livrer aucun nom. Il lui faudra de longs mois auprès de son père, bouleversé, pour se remettre des sévices subis, mais son moral est resté intact.

Amélie de son côté se précipite à Beauzelle où Berthe s'enlise inexorablement dans la maladie.

Après avoir créé son dernier chef-d'œuvre, la chapelle du Rosaire, Henri s'éteint à Vence, dans sa villa *Le Rêve*, le 3 novembre 1954, entouré de Lydia et de Marguerite. Lydia s'en va aussitôt, avec la valise qu'elle tenait prête depuis 15 ans, croisant en chemin Amélie qui revient, Amélie qui n'aura désormais plus de cesse que d'assumer la responsabilité de l'œuvre d'Henri.

En 1955, Amélie a alors 83 ans et Marguerite aborde la soixantaine, les deux femmes décident d'offrir un tableau à l'association *Art et Solidarité* qui organise une vente au profit des enfants de déportés. Elles téléphonent à Françoise Gilot, compagne de Picasso et amie

intime d'Henri, artiste elle-même, pour lui demander conseil et l'inviter à venir prendre le thé à leur appartement du 132, Boulevard Montparnasse.

« *J'étais émue, raconte Françoise Gilot, de me retrouver entre ces murs chargés d'histoire et, plus encore, de rencontrer Amélie Matisse pour la première fois. Je perçus tout de suite cette présence vitale, semblable à celle qui émanait des portraits que son mari avait faits d'elle bien des années plus tôt. Même si ses cheveux, coiffés en chignon, étaient devenus gris, sa silhouette bien musclée gardait son mordant. Elle avait des mouvements*

souples et précis et il se dégageait d'elle l'énergie intacte et puissante d'un grand fauve au repos. J'avais apporté des violettes [...] assorties à l'harmonie noir et argent de sa robe. [...] Madame Matisse déclara que c'était un devoir sacré de développer mon talent et que je ne devais jamais laisser rien ni personne me détourner de ma voie. [...] Mère et fille parlaient à tour de rôle, comme dans un duo pour piano et violon. Il régnait entre elles un amour et une harmonie palpables. Immobile, je contemplais leurs traits intenses, leur stature, colonnes jumelles à l'entrée du temple de Matisse. [...] c'était une expérience intemporelle. J'avais rencontré de vraies inspiratrices, des caryatides qui, en supportant le poids du temple, avaient permis à l'artiste de devenir pleinement lui-même et de créer. »

Amélie décéda trois ans plus tard à Paris, le 12 novembre 1958.

Amélie et Henri, redevenus inséparables, ont retrouvé la paix.

Ils reposent ensemble au cimetière de Cimiez, sur une colline qui surplombe Nice, « sous un figuier et un olivier auxquels le temps et le hasard ont ajouté un laurier sauvage » dit-on.

Leur fils Jean a lui-même gravé leurs noms dans la pierre.

Subsiste une légère énigme : Armand et Catherine avaient prénommé leur fille aînée Amélie, Noémie, Alexandrine, le second prénom, Noémie, étant parfaitement lisible sur l'acte de naissance, et une erreur d'écriture difficile à envisager dans la mesure où Armand faisait alors office de secrétaire de mairie de Beauzelle. Or le nom qui figure sur la pierre tombale de Cimiez au-dessous de celui d'Henri est : Noellie Matisse-Parayre.

Dernière espièglerie d'Amélie ? Dernier clin d'œil à Henri qui l'appelait parfois affectueusement ainsi ? Petite ruse émouvante pour que perdure à jamais, au même rang que celle des Matisse et des Parayre, la mémoire des Fuzié, sa famille maternelle, chez qui les archives de Vieillevigne révèlent que le prénom de Noelline était coutumier ? Peut-être un subtil bricolage des trois...

Amélie, fidèle Amélie... Si facile à déchiffrer, finalement...

Anne-Marie Ducos de Lahitte

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES :

SPURLING (Hilary) : *Matisse inconnu*, Éditions du Seuil, Paris, avril 2001, 503 pages ;

Du même auteur : *Matisse le maître*, Éditions du Seuil, Paris, février 2003, 562 pages ;

Idem : *La grande Thérèse*, l'escroquerie du siècle. Éditions Allia, Paris 2003, 128 pages ;

GILOT (Françoise) : *Matisse et Picasso*, une amitié racontée par Françoise Gilot, Éditions Robert Laffont, Malesherbes, août 1991, 342 pages.

Blagnac, Questions d'Histoire, n° 42 : « Amélie Parayre-Matisse, enfant de Beauzelle » pages 19 à 28.

- Archives départementales de Haute-Garonne, recueil des registres d'état-civil de la commune de Vieillevigne, série E : 2 E -IM4655.

- *Remerciements aux Beauzellois rencontrés en cours de route, pour la confiance de leur accueil.*